

gédie qui est toujours restée au répertoire ; d'admirables vers s'y rencontrent à chaque scène. *Britannicus* est une des tragédies que Racine a le plus travaillées, comme il le dit lui-même dans sa seconde préface. Elle se termine admirablement par ce vers prophétique, qui, adressé à Agrippine, l'une des prochaines victimes du jeune tyran, est bien propre à faire rêver le spectateur, et à prolonger au delà de la représentation scénique les impressions qu'il vient d'y éprouver :

Piôt aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

Nous allons compléter cette rapide analyse par les réflexions suivantes, où le caractère et les mérites de cette magnifique tragédie nous semblent parfaitement appréciés. Ces réflexions, nous les empruntons à M. Veuillot :

On ne s'attendait guère

A voir Veuillot en cette affaire.

Mais nos lecteurs vont se convaincre que M. Veuillot n'est pas seulement un homme de sacristie, et qu'il aurait pu tout aussi bien tenir l'emploi de critique que celui d'inquisiteur ; il aurait trouvé là d'aussi belles, d'aussi nombreuses occasions d'extravaser son trop plein de verve caustique ; il est vrai que son salut éternel eût été moins assuré. Nous l'avouons sincèrement, nous pourrions dire modestement, cette page, empruntée aux *Odeurs de Paris*, jette une certaine incision sur l'opinion bien arrêtée que nous nous sommes faite il y a longtemps du talent de l'écrivain catholique. Tout ce que nous lisons de lui depuis dix ans nous avait convaincu que sa plume ne devait exceller que dans un genre qui n'est pas du tout celui de Corneille et de Montesquieu, et que, sorti de l'atmosphère où il se complait, il ne respirait plus à l'aise ; que son style devenait flasque, plat, décoloré, comme ces fleurs qui ont été importées loin de leur latitude naturelle. Eh bien, non ; ici nous trouvons de l'idée, de l'énergie, du style ; après tout, ce n'est peut-être qu'une de ces exceptions qui, au lieu d'infirmer la règle, la confirment simplement.

« Comme ces vers forgés de musique et de clarté sont entièrement beaux ! Quelle savante étude des caractères et de la vérité historique ! Que Nérone est bien l'empereur, cet empereur-là, au moment décisif où Racine l'a voulu peindre ! Que Narcisse est bien le conseiller des crimes, l'esclave intelligent et méchant, en mission de l'enfer auprès d'un tel maître du monde ! Qu'Agrippine a bien l'ambition ardente et frivole de la femme ! Que Burrhus, enfin, exprime bien la tiède sagesse de l'honnête homme de cour et de l'impuissante vertu du stoïcien ! Junie et surtout Britannicus ne sont que des jeunes gens amoureux, mais c'est ce qu'ils doivent être, et les battements très-sincères de ces jeunes cœurs donnent le branle à tout l'ouvrage. On dit que l'amour de Britannicus et de Junie n'est pas romain. Qu'importe, si c'est de l'amour ! Cet amour tient peu de place, et il est victorieux. Il empêche Britannicus de dissimuler, il donne le ferment qui révèle Nérone, qui fait déborder le monstre encore timide et emprisonné. Il est aussi la première punition du tyran : Nérone goûtera le supplice de ne pouvoir entièrement dégrader la majesté de l'âme humaine.

« La nouvelle poétique peindrait autrement Nérone et son règne. Elle disséminerait ce personnage en vingt tableaux heurtés, et nous donnerait plusieurs hommes au lieu d'un. Elle voudrait mêler le hideux au tragique, elle ferait surtout dominer le grotesque et rendrait Nérone ridicule, absolument et ouvertement. Pour atteindre ce beau résultat, elle briserait la magnifique harmonie des unités : nous aurions Nérone histrion et Nérone incendiaire, Nérone empereur et Nérone bête féroce, Nérone égorgé, Nérone égorgé ; en un mot, des membres au lieu d'un corps ; une kermesse avec des bourreaux dans un coin, au lieu des Panathénées. A travers ce foillis, le drame irait comme il pourrait, le jeu des machines dramatiques remplaçant les mouvements naturels de l'esprit et du cœur.

« Cependant, avec tout cet appareil, la nouvelle poétique ne saurait rien produire que Racine ait oublié. Nérone et le règne de Nérone sont tout entiers dans l'épisode de Britannicus. Le poète a tout marqué d'un trait juste, relégué, toujours visible. Il s'en vante lui-même avec une charmante fierté : « Voici celle » de mes tragédies que je puis dire que j'ai le » plus travaillée. A peine elle parut sur le » théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques » qui semblaient la détruire... La pièce est » demeurée, et si j'ai fait quelque chose de so- » lide et qui mérite quelque louange, la plu- » part des connaisseurs demeurent d'accord » que c'est ce même *Britannicus*. » Il dit ensuite qu'il a « travaillé sur des modèles qui l'ont extrêmement soutenu dans la peinture qu'il voulait faire de la cour d'Agrippine et de Nérone ; » car sa tragédie « n'est pas moins » la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. — Il renvoie à Tacite, « qui aussi » bien est entre les mains de tout le monde. » — Pour commencer par Nérone, « il faut se » souvenir qu'il est ici dans les premières an- » nées de son règne, qui ont été heureuses, » comme l'on sait. Ainsi, il ne m'a pas été » permis de le représenter aussi méchant » qu'il a été depuis. Je ne le représente pas » non plus comme un homme vertueux ; car » il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa » mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il

« a en lui les semences de tous ces crimes. Il » commence à vouloir secouer le joug. C'est » un monstre naissant qui n'ose pas encore se » déclarer, et qui cherche des couleurs à ses » méchantes actions... Je lui donne Narcisse » pour confident, parce que cet affranchi avait » une conformité merveilleuse avec les vices » du prince encore cachés ; *cujus abditis ad- » huc vitiis mire congruebat*. J'ai choisi Bur- » rhus pour opposer un honnête homme à » cette peste de cour... Burrhus, *militaribus » curis et severitate morum*... Toute la peine » de Burrhus et de Sénèque était de résister à » l'orgueil et à la féroce d'Agrippine, *que,* » *cunctis male dominationis cupidinis fla- » grans, habebat in partibus Pallantem*. La » mort de Britannicus fut un coup de foudre » pour elle, dit Tacite ; ce crime lui en faisait » craindre un plus grand. » Le poète éta- » blit de même les caractères historiques de » son Britannicus et de sa Junie. S'il fait en- » trer Junie dans les vestales, ce n'est pas qu'il » ignore la règle canonique qui fixait l'âge de » la réception entre six et dix ans : « Mais le » peuple prend ici Junie sous sa protection. » Et j'ai cru qu'en considération de sa nais- » sance, de sa vertu et de son malheur, il » pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les » lois, comme il a dispensé de l'âge pour le » consulat tant de grands hommes qui avaient » mérité ce privilège. »

« On le voit, Racine connaît son monde ro- » main, et s'il s'est plus attaché à la peinture » des caractères et des passions qu'à la repré- » sentation des costumes, ce n'est pas faute » d'avoir pu faire le costumier. Il pensait que le » costume importait peu à des spectateurs qui » ont Tacite entre les mains. L'extrême soin » des détails offense l'art ; il détourne l'atten- » tion de l'objet principal, pour la diverter sur » des inutilités. L'objet principal, c'est l'homme. C'est, ici, le « monstre naissant » s'appropriant à épouvanter la terre ; c'est l'orgueil féroce, capable de tous les crimes pour régner, inca- » pable de prudence et se perdant lui-même. Le » reste est accessoire et ne doit être employé » que dans la mesure strictement nécessaire. Quel besoin ai-je de voir brûler des chiffons » sur la scène, pour savoir que Nérone est homme » à incendier Rome et l'empire ? Narcisse en » faveur, Burrhus écarté, le fraticide accom- » pli, le parricide déjà résolu, les cœurs inno- » cents et purs déchirés par ce tyran plus fu- » rieux et poussé à commettre plus de crimes à » mesure qu'il est atteint de plus de remords, tout m'est présent, tout m'est justifié ; je sais comment Nérone devient coupable et comment il deviendra fou.

« Sa vanité d'histrion, si considérable, » j'en conviens, et que la poétique réaliste ne » manquerait pas de mettre en acte, n'est point » oubliée et produit ce qu'elle doit produire. C'est en l'irritant que Narcisse, après avoir » longtemps tâté son maître, qu'on me pardonne » l'expression, emporte enfin les derniers scrupules de vertu que l'éloquence de Burrhus a » su réveiller une dernière fois. César veut bien » reprendre le joug de sa mère, veut bien se » réconcilier à son rival, veut bien dominer son » amour ; toute sa passion le ressaisit et tous » ses crimes sont résolus lorsqu'un vil affranchi » lui fait entendre qu'on le trouve mauvais ac- » teur. Seulement, au lieu de longues scènes où » César serait ridicule, le poète se contente de » quelques vers. Il faut que Nérone épouvante ; » la dignité de l'art ne permet point qu'il amuse. Narcisse lui-même, qui le joue, ne lui parle » que comme au maître du monde :

Nérone, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'em-
Pour toute ambition, pour vertu singulière, [pire...
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que ses soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui des applaudissements.
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ? [faire !
— Viens, Narcisse, allons voir ce que nous devons

« Voilà Nérone. Et c'est ainsi qu'il convient » de montrer l'histrion dans l'empereur, et » non pas en lui faisant chanter, d'une voix » fausse, les sonnets de Trissotin, entouré de » ses soldats qui forcent l'applaudissement des » auditeurs tentés de siffler. Ce pittoresque, » plus réel peut-être, plus matériellement histo- » rique, fausserait cependant le caractère dra- » matique de Nérone, par la raison qu'un tigre » n'est pas un chat, ni un ours, ni un singe. En » même temps, il fausserait la loi poétique, en » introduisant le rire dans le poème tragique, » d'où il est banni, comme, d'un autre côté, » avec une majesté pareille, dédaignant l'épou- » vante grossière, la tragédie écarte la vue du » sang. Telle est la loi générale de la tragédie, » par où elle s'élève au sommet pur de l'art et » de la beauté. Par la seule pompe du langage, » par la seule peinture de la passion, par la » seule grandeur de l'âme, elle veut produire » une impression terrible, et laisse à son art in- » férieur les ressources qui peuvent émouvoir » les sens.

« La peinture de l'époque ou, comme ils di- » sent, la couleur locale, est au nombre des élé- » ments qui appartiennent à la tragédie sous la » condition d'en abuser moins que de tout autre, » elle qui doit n'abuser de rien. Racine ne l'a » point omise ; elle existe au fond du tableau, » comme l'air dans lequel se meuvent les per- » sonnages, pleine partout, partout discrète. Lorsqu'il s'agit du poison qui doit tuer Britan-

nicus, Narcisse va le demander à Locuste, et ce favori de l'empereur parle en ami de l'em-
poisonneuse attirée :

La fameuse Locuste

A redoublé pour moi ses soins officieux.
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux.

« Assurément ces deux vers peignent suffi- » samment un vaste côté de la civilisation im- » périale, et l'élégance raffinée du langage n'est » qu'un trait de vérité plus effrayant. La langue » de Narcisse reste douce et calme, virgilienne, » comme l'âme de Nérone demeure tranquille » lorsqu'il voit tomber son frère, foudroyé du » poison que Narcisse a versé :

Nérone l'a vu mourir sans changer de couleur.

« Écoutons un autre portrait de Rome au » temps de Nérone. Tacite ne surpasse nulle » part l'énergie de ces paroles, plus formida- » bles encore dans la bouche où le poète les a » placées. C'est Narcisse qui parle à Nérone, et » ce que l'ancien esclave ose dire à l'empereur, » Burrhus, le vieux citoyen, ne l'oserait pen- » ser ; en s'avouant la bassesse de Rome, il » craindrait d'offenser l'empereur et d'outrager » la patrie :

Les Romains ne vous sont pas connus,
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire,
Leur promptitude à vous complaire,
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçois de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur,
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes.

« C'est de l'histoire, je pense ; c'est même » quelque chose de plus. Et si l'on considère la » quantité de personnages que la littérature » française a fournis à la politique, l'on en trou- » vera peu qui puissent présenter, autant que » Racine, l'étoffe d'un grand citoyen et d'un vé- » ritable homme d'Etat. »

« Quelques anecdotes assez curieuses se rat- » tachent à cette tragédie. On sait qu'elle tomba » à la huitième représentation, sous les efforts » de la cabale. Boileau, voyant son ami Racine » affligé du peu de succès que la première » représentation faisait présager pour *Britanni- » cus*, courut à lui, l'embrassa publiquement et » lui dit tout haut que c'était ce qu'il avait fait » de mieux jusqu'alors.

Britannicus nous rappelle un autre souve-
nir relatif à Louis XIV. On dit que ce prince,
entendant les vers que nous avons cités
plus haut :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière, etc.,
crut voir une allusion à l'habitude qu'il avait
prise de figurer lui-même dans les ballets, et
qu'il s'abstint dès lors d'y paraître.

Quoique âgé alors de quatre-vingts ans, le
célèbre Baron voulut jouer le personnage de
Britannicus, jeune prince à peine sorti de l'en-
fance. Plusieurs spectateurs ne purent s'em-
pêcher de rire de ce contraste, et la repré-
sentation en fut troublée. Baron, sans se décon-
certer, s'avance sur le bord du théâtre, se
croise les bras, fixe un instant ses regards sur
le parterre, puis s'écrit, en poussant un pro-
fond soupir : *Ingrat parterre que j'ai élevé !*
Tout le monde applaudit au sang-froid de Ba-
ron, et on le laissa continuer son rôle.

L'incident le plus comique se produisit en
province. A une représentation de *Britanni- » cus*, l'actrice chargée du rôle d'Agrippine,
manqua de mémoire, ou plutôt de bon sens, » et au lieu de ce vers :

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux,
elle débita gravement celui-ci :

Mit Rome dans mon lit et Claude à mes genoux.
C'est là un joli lapsus, que nous recomman-
dons aux rédacteurs du *Tintamarre*.

BRITANNICUS (Jean), littérateur italien,
né à Palazzolo, mort à Brescia en 1510. Très-
versé dans la langue latine, il obtint une
chaire à Brescia et fit paraître, outre divers
opuscules, *des Commentaires* estimés sur
Perse (1491, in-fol.), sur Térence, sur Stace,
sur Ovide et sur Juvénal.

BRITANNIQUE adj. (bri-tann-ni-ke — lat.
britannicus, même sens ; formé de *Britannia*,
nom latin de la Grande-Bretagne). Géogr.
qui appartient aux Anglais ou à l'Angle-
terre : *Les îles britanniques*. La marine bri-
tannique. Le spleen britannique. L'orgueil
britannique humilie ceux qu'il protège. (Cha-
teaub.) Les armes britanniques étaient alors
des armes mercenaires et barbares. (Villem.)
L'aristocratie britannique, sans trancher sur
le caractère national, annonce une race supé-
rieure. (L. Faucher.) Le général Bonaparte
était frappé de cette liberté sans orages dont
la Constitution britannique fait jouir l'Angle-
terre. (Thiers.) Ces deux aquarelles sont des
études très-finement rendues et saupoudrées
d'un grain d'humour britannique. (Th. Gaut.)

Ces fiers Anglais seront tous hérétiques ;
Frappons, chassons ces dogues britanniques.

VOLTAIRE.

BRITANNIQUES (îles), formant le plus grand
archipel de l'Europe dans l'Atlantique, au
N.-O. de l'ancien continent, dont il est séparé
par la Manche, le pas de Calais et la mer du
Nord. Il se compose de deux vastes îles :
l'Irlande et la Grande-Bretagne, de plusieurs
groupes moins importants ; les Shetland, les
Orcaïdes, les Hébrides, les Sorlingues, les îles

anglo-normandes Man, Anglesey, Thanet et
Wight. Pour les détails : V. chacun de ces
noms propres.

S'il faut en croire certains auteurs, les îles
Britanniques avaient été découvertes par les
Étrusques bien avant la fondation de Rome.
Ainsi, un savant anglais, William Benthams, a
traduit, il y a une trentaine d'années, deux
inscriptions étrusques, desquelles il résulterait
que les anciens Étrusques connaissaient la
boussole, et étaient arrivés par mer aux îles
Britanniques. Les *Annales de philosophie*
chrétienne contiennent le passage relatif à
cette découverte, et nous allons le mettre sous
les yeux de nos lecteurs : La sixième table
(couverte d'inscriptions étrusques) est un vrai
prospectus qui pourrait servir de modèle à
nos fondateurs de modernes colonies ; elle
commence par une invitation aux gens de se
partager ou d'affermir les terres de l'Ouest,
où il y a trois îles d'un sol riche et productif,
avec des bœufs et des moutons en abondance,
et de grands daims noirs. Le pays contient
des mines avec de jolis cours d'eau, et tout
ce qui peut rendre une résidence agréable. On
y lit ensuite que les navires qui avaient été
préparés pour transporter les colons avaient
des magasins de vivres et de provisions en
abondance pour le voyage, et de l'eau dans
des peaux (des outres), pour l'usage journalier ;
que la science et l'habileté nautique des
capitaines et des équipages garantissent la
sécurité de la navigation, et qu'on pouvait en
toute sûreté et avec toute confiance s'aven-
turer sur le désert inconnu de la mer. Le *petit*
pointeur (la boussole) et les vivres conservés
sont indiqués comme les moyens par lesquels
on a découvert les trois îles de l'Ouest. Les
événements des premiers voyages sont décrits
avec emphase ; dans une occasion, il paraît
que les navires avaient été tellement au nord,
que l'eau avait gelé dans les outres, qui s'é-
taient rompues ; ils arrivèrent alors sur un
point qu'ils croyaient la terre, mais après exa-
men, ils virent, à leur grande consternation,
que c'était seulement de la glace. Ils conti-
nuèrent leur route dans l'anxiété, se guidant
sur le soleil dans le jour, et par les *sept* (la
Grande Ourse) pendant la nuit. Enfin, ils ar-
rivèrent aux trois îles, sur la première des-
quelles ils virent des moutons. Le passage qui
termine l'inscription de la septième table rap-
pelle aux Étrusques que les îles qu'on venait
de découvrir pouvaient former un beau pays
pour le commerce, étant protégé par la mer
contre toute agression hostile, et qui pourrait
par la suite devenir un asile en cas que leur pro-
pre pays fût envahi et conquis par un ennemi ;
ils pourraient alors se retirer dans leurs na-
vires et aller rejoindre leurs amis déjà établis
dans la colonie. Dans le dernier paragraphe,
nous voyons que l'inscription a été écrite trois
cents ans après le grand bruit souterrain et la
commotion qui l'accompagna. Il est évidem-
ment fait ici allusion à un tremblement de
terre ; mais c'est là un renseignement beau-
coup trop vague pour fixer, même par ap-
proximation, la date à laquelle eut lieu la
découverte des îles Britanniques par les
Étrusques.

BRITANNO-SAXON, ONNE adj. Géogr. Qui
appartient aux Bretons et aux Saxons.

BRITHIE s. f. (bri-ti — du gr. *brithés*,
lourd). Entom. Genre de lépidoptères noc-
turnes renfermant trois espèces, dont l'une
habite les bords de la Méditerranée.

BRITANNICA CURTIS, nom latin de Saint-
Blin.

BRITISH MUSEUM. Cet édifice, l'un des plus
vastes de Londres, est aussi l'un des plus ri-
ches en collections d'objets d'art et de scien-
ces. Le British Museum, qui ne compte guère
plus d'un siècle d'existence, doit son origine
à la réunion des trois collections de sir Hans
Sloane, de Robert Cotton et de W. Harley,
que le parlement acheta dans la même année.
Sir Hans Sloane, mort en 1753, ayant laissé
par testament son cabinet d'histoire naturelle
et sa bibliothèque de 50,000 volumes, riche en
manuscrits précieux, à la ville de Londres,
moyennant une somme de 20,000 livres à ré-
partir entre ses héritiers, le parlement vota la
somme, et l'ancien palais du duc de Monta-
gue, dans Great-Russell-Street, acheté au prix
de 10,250 livres, reçut, un peu au hasard et
sans aucun plan préconçu, les trésors amas-
sés laborieusement par Sloane. « Peu préoc-
cupée jusqu'alors des intérêts de la science et
des arts, lisons-nous dans le *Moniteur* du 14
juillet 1860, l'Angleterre ne possédait encore
en 1755 aucun de ces établissements qui, de-
puis longtemps, faisaient, par leurs richesses
artistiques ou littéraires, la gloire de quelques
nations européennes ; comme elle arrivait la
dernière et à une longue distance, après la
plupart des royaumes du continent, à la re-
cherche des beaux-arts, il lui fallait se mettre
à l'œuvre au plus vite et réparer le temps
perdu. Elle prit donc à la hâte tout ce qui
s'offrit sous sa main, de telle sorte que son
musée, composé des éléments les plus divers,
contenait de tout un peu : des manuscrits et
des livres, des dessins et des estampes, des
médaillages, quelques statues, des échantillons
de minéralogie, des herbiers, des objets
d'ethnographie, des animaux empaillés, et
jusqu'à des costumes d'Esquimaux et de sau-
vages. Ainsi furent improvisés en un seul
musée, une bibliothèque, un musée d'antiqui-
tés et un musée d'histoire naturelle. »